

Libretto

STEFAN ZWEIG

TOLSTOÏ

TRADUIT DE L'ALLEMAND (AUTRICHE)

PAR J. ANGELLOZ

libretto

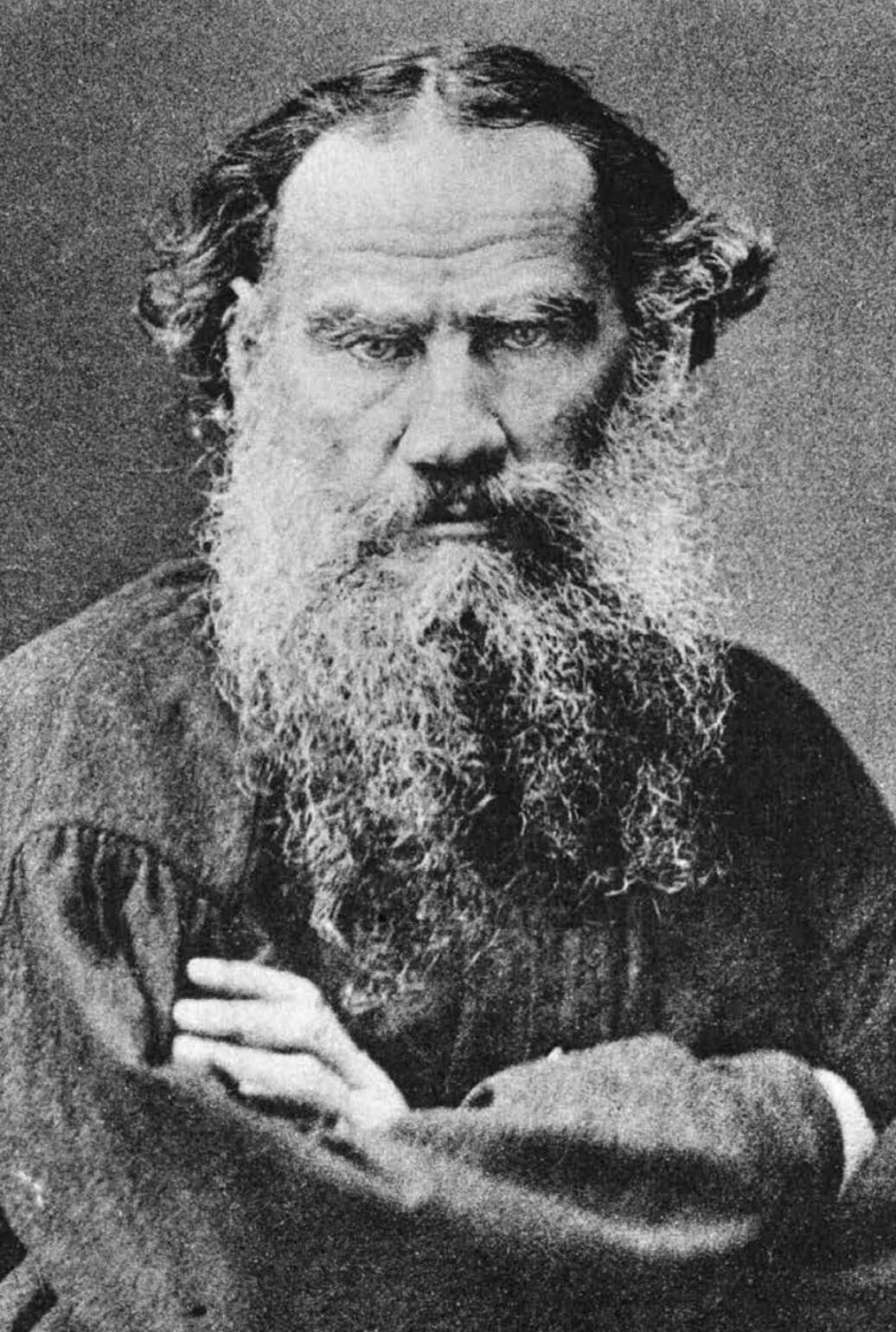
Malgré les démarches entreprises par l'Éditeur,
les ayants droit de l'auteur et du traducteur n'ont pu être joints.
L'Éditeur les invite à se mettre
en relation avec ses services.

Copyright by Corrêa et C^{ie}, Paris et Longmans,
Green et C^{ie}, New York (collection Alfred O. Mendel), mille neuf cent
trente-neuf.

© 1939 by Buchet/Chastel-Corrêa, Paris.

© Libella, Paris, 2017

ISBN : 978-2-36914-800-5



Léon Tolstoï, photographie, 1884 © Akg-images

Tolstoï, penseur religieux et social

Le 27 juin 1883, l'écrivain russe Tourguenief, le plus important avec Tolstoï, envoie à Yasnaya-Poliana, où habitait son ami, une lettre troublante. Depuis quelques années il a constaté ce fait étrange : Tolstoï, qu'il révère comme le plus grand écrivain de sa nation, s'est détourné de la littérature pour se rapprocher, jusqu'à se perdre en elle, d'une « éthique mystique », et lui, qui, mieux que tout autre, savait représenter la nature et l'homme, n'a plus maintenant sur sa table que la Bible et des traités de théologie. Il s'inquiète, il s'afflige : Tolstoï pourrait-il, comme Gogol, gaspiller les années décisives pour la création dans des spéculations religieuses qui n'ont aucun sens pour le monde ? Aussi, moribond, il saisit la plume ou plutôt le crayon – car ses mains, que la mort prochaine épuise, ne peuvent plus tenir la plume – et il se tourne vers le génie le plus vaste de sa patrie pour lui adresser une poignante adjuration. Que ce soit, lui écrit-il, la dernière et sincère prière d'un mourant : « Revenez à la littérature ! C'est votre don véritable. Grand écrivain de la terre russe, entendez ma prière. »

À cet émouvant appel venu du lit d'un mourant – la lettre est interrompue en son milieu et Tourguenief écrit que la force lui manque – Tolstoï n'a pas répondu immédiatement ; lorsque enfin il veut le faire, il est déjà trop tard. Tourguenief est mort sans savoir si son vœu était exaucé. Mais il aurait été probablement difficile à Tolstoï de répondre à son ami, de lui céder, car ce n'était pas la vanité ou une curiosité spéculative qui le poussait sur cette voie du chercheur inquiet en quête de Dieu ; non, il se sentait entraîné sans son consentement et même contre sa volonté. Tolstoï, qui, plus que tout autre, avait vu et goûté tout ce qu'il y a de sensuel dans ce monde, qui était homme de la terre et lié à la terre, n'avait jamais jusqu'alors, à aucun moment de sa vie, penché vers la métaphysique. Il n'avait jamais été le penseur qu'anime un instinct élémentaire ou la joie de penser ; dans son art épique, c'était le côté sensible des choses et non leur sens qui l'avait retenu. Il ne s'est donc pas tourné vers la spéculation volontairement ; il a soudain reçu un choc venu de quelque part dans l'obscurité, un choc tel que cet homme ferme, fort et sain, qui jusqu'alors a traversé la vie debout et sûr de lui-même, tout à coup chancelle et de ses mains contractées par l'angoisse cherche un appui stable et un soutien.

Ce choc intérieur, que Tolstoï reçoit vers sa cinquantième année, n'a pas de nom ni même de cause visible. Tout ce qu'on peut dire nécessaire au bonheur de l'existence, il le possède, à cette époque même, à un degré merveilleux. Tolstoï jouit de la santé du corps et même d'une force physique supérieure à celle de presque tous ses contemporains ; il jouit de la fraîcheur de l'esprit et d'une puissance créatrice intacte. Propriétaire d'un grand domaine, il ignore les soucis matériels. On a pour lui une double considération, d'abord parce qu'il descend d'une des plus aristocratiques familles de la noblesse, ensuite et surtout parce qu'il est le plus grand

écrivain de langue russe, célèbre dans le monde entier. Sa vie familiale est pleinement harmonieuse ; il a femme et enfants et on ne saurait découvrir aucune raison extérieure qui puisse le rendre mécontent de la vie.

Voilà que soudain ce coup lui vient de l'obscurité. Tolstoï sent qu'il lui est arrivé quelque chose de terrible. « La vie s'arrêta et devint inquiétante. » Il se tâte pour ainsi dire, se demande ce qui lui est advenu : pourquoi cette mélancolie soudaine, ces angoisses qui s'abattent sur lui ? Pourquoi n'est-il plus rien qui le réjouisse ou l'émeuve ? Il sent seulement que le travail lui est odieux, que sa femme lui devient étrangère et ses enfants indifférents. Le dégoût de la vie, « *taedium vitae* », s'est emparé de lui et il enferme son fusil de chasse dans l'armoire, de peur que le désespoir ne le tourne contre lui. « Pour la première fois – c'est ainsi qu'il décrit cet état chez son double, le Lévine d'*Anna Karénine* – il avait alors clairement compris que dans l'avenir rien ne l'attendait, lui et tous les autres hommes, sinon la souffrance, la mort et l'anéantissement éternel ; alors il avait décidé qu'il ne pouvait plus vivre : ou trouver une explication de la vie, ou se tuer. »

Cet ébranlement intérieur, qui a fait de Tolstoï un rêveur inquiet, un penseur, un maître de vie, il n'y a aucune raison de le désigner par un nom. Vraisemblablement ce ne fut qu'un état provenant de l'époque climatérique, la peur de la vieillesse, la peur de la mort, une dépression nerveuse, qui se transforma en une paralysie passagère. Mais il appartient essentiellement à l'homme de l'esprit et surtout à l'artiste d'observer ses crises intérieures et de faire effort pour les surmonter. D'abord, c'est seulement une agitation sans nom qui le saisit. Il veut savoir ce qui lui est arrivé et pourquoi la vie, qui jusqu'alors lui paraissait si pleine de sens, si riche, si abondante, si variée, soudain perdit saveur et sens. De même que, dans sa splendide nouvelle, Ivan Ilitch, sentant

pour la première fois dans son propre corps la griffe de la mort, se demande effrayé : « Peut-être n'ai-je pas vécu comme je devais vivre », de même, maintenant, Tolstoï commence à s'interroger, jour après jour, sur sa vie et sur le sens de la vie. Chercheur de vérité et philosophe non pour satisfaire une joie primordiale de penser ou une curiosité de l'esprit mais par instinct de conservation, par désespoir. Sa pensée, comme celle de Pascal, est une philosophie devant un abîme, elle vient de l'abîme, du « gouffre » ; elle explore la vie par peur de la mort et du néant. Il existe une page merveilleuse, écrite en ce temps-là par Tolstoï, une page où il a consigné les six « questions sur l'inconnu », auxquelles il doit répondre :

a) Pourquoi vivons-nous ?

b) Quelle est la cause de mon existence et de toutes les autres ?

c) Quel est le but de mon existence et de toutes les autres ?

d) Que signifie cette distinction du bien et du mal, que je sens en moi, et pourquoi est-elle là ?

e) Comment dois-je vivre ?

f) Qu'est-ce que la mort et comment me sauver ?

Trouver une réponse à ces questions, savoir quelle doit être sa règle de vie et celle des autres, ce sera pour Tolstoï, dans les trente années à venir, plus que la création artistique, sa raison d'être et sa tâche.

La première étape de cette recherche du « sens de la vie » en résulte avec une logique parfaite. Tolstoï, qui, malgré quelques vellétés de nihilisme, exprimées surtout dans la philosophie de l'histoire de *Guerre et Paix*, n'avait jamais été un sceptique, qui, libre de soucis extérieurs ou intérieurs, avait passé sa vie à jouir et à travailler, devient soudain un adepte de la philosophie ; il se tourne d'abord vers les penseurs qui font autorité pour connaître leur opinion et apprendre d'eux la raison d'être et le but de la vie. Il se met à lire des ouvrages

philosophiques, au hasard et à l'aventure : Schopenhauer et Platon, Kant et Pascal, pour se faire expliquer par eux le « sens de la vie ». Mais ni les philosophes ni les savants ne lui fournissent une réponse. Chez ces Sages, constate Tolstoï avec un sentiment de malaise, les opinions ne sont « précises et claires que là où elles ne se rapportent pas à des questions concernant directement la vie » ; mais ils esquivent toute réponse dès qu'on exige d'eux un conseil décisif et une aide, et aucun d'eux ne peut élucider l'unique question qui ait de l'importance pour lui : « Quelle signification a ma vie dans le temps, la causalité et l'espace ? » Alors – et c'est la deuxième phase – il se détourne des philosophes et va vers les religions pour trouver auprès d'elles une consolation. Le « savoir » s'est refusé à lui, il cherchera une « foi », et il prie : « Accorde-moi, Seigneur, une foi et permets que j'aide les autres hommes à la trouver. »

À cette époque de désarroi intérieur, Tolstoï ne se préoccupe donc pas encore d'une doctrine qui dépasse sa personne ; il n'est pas un initiateur, un révolutionnaire, au sens spirituel du mot ; il ne veut que trouver un chemin, un but pour lui-même, pour le seul Léon Tolstoï et son incertitude ; il veut reconquérir pour lui-même la paix de l'âme. Selon ses propres paroles, il ne veut que se « sauver » du nihilisme intérieur, trouver un sens à l'insanité de l'existence. À cette époque, il est encore aussi éloigné que possible de la pensée de proclamer une nouvelle foi et il ne veut en aucune manière s'éloigner de l'antique religion de ses pères, du christianisme orthodoxe. Au contraire, alors qu'il a cessé, dès sa seizième année, de prier, de fréquenter l'Église et de se préparer à la communion, il se rapproche de l'Église. Il s'efforce à la stricte orthodoxie, il observe tous ses commandements et prescriptions, il jeûne, va en pèlerinage dans les cloîtres, se jette à genoux devant les icônes,

discute avec les évêques et les popes et les dissidents, surtout il étudie l'Évangile.

Alors il arrive ce qui toujours advient aux chercheurs inquiets, avides de vérité. Il trouve que l'Évangile avec ses lois et ses commandements n'est plus observé ; ce que l'Église orthodoxe russe enseigne comme la doctrine du Christ ne lui paraît aucunement être la doctrine originelle, la « vraie » doctrine du Christ ; par là, il découvre aussi sa première tâche : interpréter l'Évangile dans son sens propre et prêcher à tous ce christianisme « comme une nouvelle conception de la vie, non comme une doctrine mystique ». Du chercheur est né un croyant, du croyant un prophète, et du prophète au fanatique il n'y aura guère qu'un pas. D'un désespoir personnel jaillit une doctrine autoritaire, qui commence à se former, une réforme de toute la pensée spirituelle et morale et, en outre, une nouvelle sociologie ; la question primitive d'une individualité angoissée : « Quel est le sens de ma vie et comment dois-je vivre ? » s'est transformée peu à peu en un postulat valable pour l'humanité entière : « C'est ainsi que vous devez vivre. »

Or une expérience millénaire a donné à l'Église un flair particulier pour dépister le danger que présente toute interprétation personnelle de l'Évangile. Elle sait que tout individu, qui, un jour, se met à organiser sa vie suivant la lettre de la Bible, doit nécessairement entrer en conflit avec les règles de l'Église officielle et les ordonnances de l'État. Le premier livre doctrinal de Tolstoï, *Ma confession*, est aussitôt interdit par la censure, le deuxième, *Ma foi*, par le saint-synode, et les autorités religieuses, qui respectent le grand écrivain, ont beau redouter d'en venir aux mesures extrêmes, elles finissent par le mettre au ban de l'Église et par l'excommunier. Car, bouleversé jusqu'au fond de son être, Tolstoï a commencé à miner les fondements de l'Église, de l'État, de

l'ordre temporel ; comme les Vaudois, les Albigeois, les anabaptistes, les prédicateurs de la révolution paysanne, comme tous ceux qui voulaient ramener la religion au christianisme primitif et vivre uniquement selon les formules et selon la lettre de la Bible, Tolstoï est dès lors engagé sur une voie qui l'amène irrésistiblement à devenir l'ennemi de l'État le plus résolu, l'anarchiste et l'adversaire de la collectivité le plus passionné que l'époque contemporaine connaisse. Son énergie, sa résolution, sa ténacité, son courage indomptable lui font dépasser les réformateurs les plus ardents, comme Luther et Calvin, ou encore, dans le domaine social, les anarchistes les plus audacieux, comme Stirner et son école. Bientôt la civilisation moderne, la société du dix-neuvième siècle avec tous ses droits et toutes ses injustices, n'aura pas d'adversaire plus farouche et plus dangereux que le plus grand écrivain du temps, et, par sa critique de la société, nul n'a exercé une action plus destructrice que lui, qui avait été auparavant le plus grand créateur de son époque.

Mais l'Église et l'État connaissent le danger que présentent ces francs-tireurs résolus ; ils savent que les recherches idéologiques les plus pures, elles aussi, exercent peu à peu leur emprise sur la vie pratique et que les plus honnêtes, les mieux doués parmi les réformateurs du monde, sont précisément ceux qui créent sur Terre le plus de trouble. Mais eux, ils savent que le christianisme primitif a en vue le royaume de Dieu et non celui de la Terre, que ses commandements, si l'on se place au point de vue de l'État, sont en partie subversifs, qu'ils nient l'État, parce que le croyant, qui a le devoir de placer le Christ au-dessus de César, le royaume de Dieu au-dessus du royaume de la Terre, entrera nécessairement en conflit avec les devoirs du « sujet », avec les lois et la structure de l'État. Mais Tolstoï aperçoit peu à peu dans quel fourré de problèmes sa recherche tâtonnante va le conduire.

Au début, il pense n'entreprendre qu'une chose : mettre de l'ordre dans sa vie personnelle, privée, donner le repos à son âme en essayant d'adapter autant que possible sa conduite individuelle aux commandements de l'Évangile ; il n'a qu'une intention : vivre en paix avec Dieu, en paix avec lui-même. Mais, à son insu, la question primitive : « Quelle erreur y avait-il dans ma vie ? » s'élargit jusqu'à devenir la question générale : « Quelle erreur y a-t-il dans notre vie à tous ? » et, par là, elle devient une critique du temps, une critique du présent. Il commence à regarder autour de lui et découvre – cela n'était pas difficile, surtout dans la Russie de cette époque – l'inégalité des conditions sociales, le contraste entre la pauvreté et la richesse, entre le luxe et la misère ; il voit, à côté de ses erreurs personnelles, l'injustice générale des hommes de sa caste et il reconnaît que son premier devoir est de mettre un terme à cette injustice. Là aussi, il ne commence que très lentement ; cet homme, chez qui la dureté est impitoyable, l'acuité de la vision effrayante, a pris un chemin qui le conduira toujours plus loin ; mais, bien avant d'en venir à l'anarchie, à la révolution radicale, il est d'abord philanthrope et libéral. Le hasard d'un séjour à Moscou, en 1881, lui fait prendre contact pour la première fois avec la question sociale ; dans son livre *Que devons-nous faire ?* il décrit sous une forme bouleversante sa première rencontre avec la misère massive de la grande ville. Naturellement, au cours de ses voyages et pérégrinations, son œil clair avait déjà mille fois découvert la pauvreté, mais c'était seulement la pauvreté individuelle des villages et de la campagne, non la pauvreté concentrée, prolétarisée, des villes industrielles, le produit de l'époque et, pour ainsi dire, le produit mécanique d'une civilisation de machines. Suivant sa conception biblique, Tolstoï s'efforce d'abord de remédier à cette misère par des dons et des largesses, par une organisation de

la bienfaisance, mais il reconnaît bientôt l'inanité de toute action individuelle et constate que « l'or seul ne suffirait pas pour transformer les existences tragiques de ces gens » ; un changement véritable ne peut être obtenu que par un bouleversement complet de tout le système social actuel. Alors il écrit sur le mur du temps cet avertissement enflammé : « Entre nous, les riches et les pauvres, se dresse la paroi d'une fausse éducation et, avant que nous puissions aider les pauvres, il nous faut d'abord la jeter à terre. J'en arrivai nécessairement à cette conclusion que la véritable cause de la misère des pauvres est notre richesse. » Quelque chose est faux dans l'organisation sociale actuelle, il l'a reconnu au fond de son âme avec une évidence douloureuse, et depuis cette heure Tolstoï a un seul but : instruire les hommes, les mettre en garde, les former pour qu'ils s'efforcent spontanément de réparer l'injustice monstrueuse créée par la superposition des hommes en classes à ce point séparées.

Spontanément et en prenant conscience d'une morale pure – c'est ici que commence le tolstoïsme –, car Tolstoï vise uniquement une révolution morale, exempte de violence, qui, le plus tôt possible, opérerait ce nivellement et épargnerait ainsi à l'humanité l'autre révolte, la sanglante. Une révolution venue de la conscience, une révolution réalisée par le renoncement spontané des riches à leurs richesses, des oisifs à leur inaction, par la redistribution prochaine du travail dans le sens voulu par Dieu, nul ne se trouvant chargé à l'excès pour alléger l'autre et tous n'ayant que les mêmes besoins ; le luxe désormais n'est plus pour lui que la fleur vénéneuse de ce marécage et il faut l'extirper pour l'amour de l'égalité entre les hommes. Tolstoï, qui maintenant sait, engage contre la propriété un combat cent fois plus acharné que celui de Karl Marx et de Proudhon. « La propriété est aujourd'hui la racine de tout le mal. » C'est elle qui cause la souffrance

de ceux qui possèdent et de ceux qui ne possèdent pas. Et le danger d'un conflit entre ceux qui disposent du superflu et ceux qui vivent dans la pauvreté est inévitable. Tout le mal commence avec la propriété ; tant que l'État en défend le principe, il agit, selon Tolstoï, d'une manière aussi antichrétienne qu'antisociale et – puisque la propriété représente à ses yeux une faute vis-à-vis des autres – il se fait complice, il devient même le principal coupable. « Les États et les gouvernements intriguent et entrent en guerre pour posséder tantôt les rives du Rhin ou des terres en Afrique, tantôt la Chine et les Balkans ; les banquiers, les commerçants, les fabricants et les propriétaires campagnards ne travaillent, ne font des projets et ne se tourmentent, eux et les autres, que pour posséder. Les employés ne luttent, ne trompent, n'oppriment et ne souffrent que pour avoir la chance de posséder. Nos tribunaux, notre police soutiennent la propriété. Nos colonies pénitentiaires et prisons, toutes les erreurs que l'on appelle la répression du crime, n'existent qu'en vue de protéger la propriété. »

Selon Tolstoï, il y a donc un seul et puissant coupable, qui maintient toute l'injustice de l'organisation sociale actuelle, et ce criminel, c'est l'État. Il lui paraît n'avoir été inventé que pour la protection de la propriété ; dans ce seul but il a établi son système de violence aux mailles nombreuses, avec des lois, des hommes de loi, des prisons, des juges, des policiers, des armées. Cependant, la faute la plus terrible et la plus impie de l'État est, pour Tolstoï, le service militaire obligatoire, inventé seulement au cours de notre siècle. Se plier aux ordres de l'État, se laisser mettre de force dans la main un outil de mort pour tuer un homme totalement inconnu, au nom de quelque mot d'ordre accidentel – patrie, liberté, État –, d'un mot d'ordre qui, Tolstoï ne cesse de le redire, n'a qu'un but caché : protéger la propriété d'autrui et élever

par la violence l'idée de la propriété au rang d'un droit supérieur et moral, voilà pour lui le suprême défi à « l'homme chrétien », sommé de trahir les préceptes du Christ et les commandements de l'Évangile. Tolstoï a écrit des centaines et des centaines de pages pour réfuter cette contradiction : dans l'état actuel de ce qu'on nomme civilisation (il ne voit en elle que le voile qui recouvre une corruption interne) des hommes peuvent être contraints de s'égorger les uns les autres sur l'ordre de l'État, contre les commandements de Dieu et contre le commandement moral de l'âme, et par là « un homme est amené malgré lui à entrer en conflit avec sa conscience ».

Ainsi Tolstoï, le chercheur d'Évangile, devenu définitivement anarchiste radical, en arrive à cette conclusion que tout homme qui pense moralement doit résister à l'État, quand celui-ci exige de lui une chose « antichrétienne », c'est-à-dire l'accomplissement du devoir militaire, résister, non par la violence, mais par la non-résistance, et, en outre, qu'il doit se détacher librement de toute activité reposant sur l'utilisation et l'exploitation du travail étranger. L'homme honnête n'a pas à penser et agir patriotiquement mais humainement ; inlassablement Tolstoï en revient au droit le plus sacré de l'individu, au droit de repousser des choses qui, pour être légalement permises ou même ordonnées, ne s'en opposent pas moins à sa conviction intérieure de devenir un réfractaire en révolte contre les décrets de l'État, dont il conteste la valeur morale. C'est pourquoi il conseille à « l'homme chrétien » de fuir le plus possible les organisations et institutions, de ne jamais se faire l'auxiliaire de la justice, de n'accepter aucune fonction, afin de conserver son âme pure. Sans cesse Tolstoï encourage l'homme isolé à ne pas se laisser intimider par le principe faux et antimoral de la force, même quand elle s'appelle la force de l'État, car, dans sa forme actuelle, l'État

est en soi le défenseur, l'avocat et le sbire d'une injustice latente, et même les crimes anarchistes, commis par certains, ne semblent pas à Tolstoï aussi pernicieux moralement que les institutions de cet ennemi juré, qui semblent être conformes à l'ordre et agir humainement. « Les voleurs, les brigands, les assassins, les trompeurs donnent l'exemple de ce qu'on ne doit pas faire et ils éveillent dans l'homme le dégoût du mal. Mais les hommes qui pratiquent le vol, le brigandage, l'assassinat, le châtement en les embellissant par une justification religieuse, scientifique, libérale, ceux qui agissent ainsi en qualité de grands propriétaires, commerçants, fabricants, engagent les autres à les imiter ; ils font du mal non seulement à ceux qui en souffrent mais à des milliers et des millions d'hommes qu'ils corrompent en effaçant pour eux toute différence entre le bien et le mal ; une unique condamnation à mort, exécutée par des hommes qui ne sont pas sous l'empire de la passion, par des hommes riches et cultivés, avec l'assentiment et la participation de pasteurs d'âmes chrétiens, corrompt et animalise les hommes plus que des centaines et des milliers de meurtres commis par des hommes qui travaillent, sont incultes et agissent le plus souvent dans le débordement de la passion... Chaque guerre, même la plus courte, avec sa séquelle de pertes, vols, excès tolérés, brigandages, assassinats, avec la prétendue justification de sa nécessité et de sa justice, avec l'exaltation et la glorification des faits de guerre, avec les prières pour les insignes de guerre et pour la patrie, avec l'hypocrisie des soins aux blessés, corrompt les hommes en une année plus que des millions de brigandages, incendies volontaires, meurtres, commis au cours de centaines d'années par des individus isolés, sous l'empire de la passion. » L'État donc, l'organisation sociale actuelle, est le principal coupable, le véritable Antéchrist,

la personnification du mal, et Tolstoï lui jette à la face son farouche : « Écrasez l'infâme. »

Mais si l'État, support de la communauté humaine, est simplement le « mal », la forme la plus concrète de l'Antéchrist sur terre, « l'homme chrétien » a évidemment pour devoir, selon Tolstoï, de se dérober aux tentatives de ce fantôme diabolique. Au chrétien libre la Russie doit être exactement aussi indifférente que la France ou l'Angleterre ; il ne doit pas penser par nation, mais en fils de l'humanité. Comme il avait quitté l'Église orthodoxe, Tolstoï quitte donc moralement la communauté de l'État en déclarant : « Je ne puis pas reconnaître des États ou des nations ou participer à leurs querelles, soit en prenant position dans mes écrits, soit en servant un État particulier. Je ne puis avoir part à toutes ces choses qui reposent sur la différence entre les États, comme les douanes, le recouvrement des impôts, la fabrication d'explosifs et d'armes ou n'importe quels préparatifs de guerre. » L'« homme chrétien » ne doit pas essayer de retirer un profit des institutions de l'État ; il ne doit pas essayer de s'enrichir sous son égide ou de faire une carrière grâce à sa protection. Il ne doit pas en appeler aux tribunaux, se servir des produits de l'industrie, employer dans sa vie quelque chose qui provienne du travail d'autrui. Il ne doit rien posséder ; il doit éviter de prendre en main de l'argent ; il ne doit pas utiliser le train, la bicyclette, participer à des élections ou occuper des fonctions publiques. Il ne doit prêter serment ni au tzar, ni à quelque autre autorité, parce qu'il ne doit obéissance qu'à Dieu et à sa parole, ainsi qu'il est écrit dans l'Évangile ; il n'a pas d'autre juge à reconnaître que sa propre conscience. L'« homme chrétien », selon Tolstoï – et en fait on pourrait toujours l'appeler aussi : « le pur anarchiste » –, doit nier l'État et, moralement, vivre hors de cette institution immorale : ce qui distingue Tolstoï du révolutionnaire

politique, qui hait l'organisation de l'État au lieu de l'ignorer, ce qui donne une autre base à sa doctrine, c'est uniquement cette attitude purement passive, purement négative, qui accepte volontairement de supporter toute la souffrance.

Gardons-nous de négliger l'antagonisme de principe entre Tolstoï et Lénine : le tolstoïsme ne condamne pas avec moins de sévérité et de vigueur que l'ordre social actuel toute révolte violente contre cet ordre social, parce que la révolution doit se servir du mal – la violence – contre le mal. On n'a pas le droit de combattre le diable par Belzébuth. Conformément à son principe le plus élevé et le plus profond : « Ne résistez pas au mal par la violence », la doctrine de Tolstoï n'admet que la résistance passive et individuelle comme unique forme de combat permise, cela en opposition avec la tactique active des révolutionnaires. L'« homme chrétien » est appelé à souffrir, à supporter toute injustice qui lui vient de l'État, sans pour autant la reconnaître jamais. En aucun cas il n'a le droit d'employer la violence pour combattre la violence, car, par ce recours personnel à l'action brutale, il reconnaîtrait la légalité du principe du mal et de la violence : le révolutionnaire tolstoïen ne frappe jamais, il se laisse frapper ; il ne vise pas à la puissance dans son attitude extérieure, mais ne se laisse chasser par aucune violence de sa position intérieure, qui est le refus de la violence. Il a la « puissance » de ne pas conquérir l'« État » mais de le laisser de côté comme une chose indifférente, à laquelle, intérieurement, il ne se rattacherait pas, et personne ne pourra contraindre sa conscience à se « soumettre » à lui.

Très nette est donc la ligne de séparation que Tolstoï trace entre sa révolte religieuse – qui est d'un pur chrétien – et l'activité des professionnels de la lutte des classes. « Quand nous rencontrons des révolutionnaires, nous croyons souvent, à tort, qu'il existe des points de contact entre eux et

nous. Les uns et les autres, nous crions : plus d'État, plus de propriété individuelle, plus d'injustice, et bien d'autres choses. Pourtant, une grande différence nous sépare : pour le chrétien il n'y a pas d'État, tandis qu'ils veulent anéantir l'État. Pour le chrétien tous les hommes sont égaux, tandis qu'ils veulent détruire l'inégalité. Les révolutionnaires combattent le gouvernement de l'extérieur, tandis que le christianisme ne le combat aucunement mais détruit les fondements de l'État, de l'intérieur. » Quand des milliers d'hommes, toujours plus nombreux et dont chacun est mû par sa conviction personnelle, se laissent déporter en Sibérie, frapper à coups de knout et jeter dans les prisons plutôt que de se soumettre, ils obtiennent plus, dans la pensée de Tolstoï, par leur héroïque passivité que les révolutionnaires par leur violence collective. Pour cette seule raison et par la stricte observation de la non-résistance la révolution religieuse sera, à la longue, plus dangereuse et plus dissolvante que les révoltes et les sociétés secrètes ; pour changer l'ordre du monde, il faut d'abord changer les hommes eux-mêmes. Le rêve de Tolstoï est donc la révolution interne, celle de la conscience inébranlable et prête à tout souffrir, non pas celle du poing armé : une révolution des âmes et non des poings.

Cette « doctrine hostile à l'État » de Tolstoï, qui rappelle le traité de Luther sur la « liberté de l'homme chrétien », est grandiose par la netteté de sa ligne et sa force d'impulsion. La brisure à l'intérieur du système apparaît cependant dès que Tolstoï veut transformer son exigence de liberté personnelle en une doctrine d'État positive. En fin de compte, l'homme ne vit pas dans un espace vide et au-delà de son siècle ; quand des millions d'hommes sont entassés les uns sur les autres, quand les professions et les capacités se mêlent dans des relations quotidiennes, on a beau éliminer le criminel qu'est l'« État », il n'en faut pas moins trouver un principe

d'ordre qui règle la vie et par là opposer la « vérité » à ce qui jusqu'alors était l'« erreur », au mal opposer le bien. Alors, pour la millièème fois dans l'histoire de l'humanité, on constate à quel point, dans le domaine social, il est plus difficile de bâtir que de critiquer. Dès l'instant où Tolstoï passe du diagnostic à la thérapeutique, où, au lieu de nier et combattre l'ordre social actuel, il élabore ses projets d'avenir en vue de créer une meilleure communauté humaine, ses concepts deviennent tout à fait nébuleux, ses pensées confuses, car, à la place d'un ordre politique stable et réglé, avec des autorités et des lois et les organes d'exécution nécessaires, Tolstoï recommande – cela étonne de la part d'un psychologue qui avait sondé peut-être plus qu'aucun autre toutes les profondeurs de l'âme humaine – pour associer tous les intérêts en lutte tout simplement : « l'amour », « la fraternité », « la foi », « la vie dans le Christ ». Selon Tolstoï, sur l'abîme insondable ouvert aujourd'hui entre ceux qui possèdent, les enfants gâtés de la civilisation, et ceux qui ne possèdent rien, un pont ne peut être jeté que si les classes possédantes se dépouillent volontairement de tous leurs privilèges et exigent moins de la vie. Le riche doit faire don de sa richesse, l'intellectuel abandonner sa superbe, l'artiste se préoccuper exclusivement de créer des œuvres accessibles à la masse ; chacun ne doit vivre que de son propre travail, sans recevoir en échange plus qu'il n'est nécessaire pour cette forme primitive de la vie. Le nivellement social ne doit pas – c'est l'idée centrale de Tolstoï – venir d'en bas, comme le veulent les révolutionnaires, qui exproprient de force les possédants, mais d'en haut, par un renoncement spontané de ceux-ci. Tolstoï se rend clairement compte que, si nous nous réduisons ainsi à des formes de vie paysannes et primitives, bien des valeurs de notre civilisation seront perdues : dans son écrit sur l'art, il a essayé de nous rendre cette perte plus légère en

dévalorisant les productions littéraires et musicales de nos plus grands artistes, même de Shakespeare et de Beethoven, parce qu'elles n'étaient pas toujours à la portée du peuple. Rien ne lui semble plus important que de supprimer ce terrible conflit entre les pauvres et les riches, qui empoisonne aujourd'hui le monde. Car, à son avis, dès que les hommes auront des besoins égaux ou plutôt une égale absence de besoins, l'unité sera rétablie entre eux et alors les instincts mauvais de la haine seront sans objet. Il sera superflu de créer des autorités spéciales et d'user de violence pour les maintenir. Le véritable royaume de Dieu sur la Terre commencera dès qu'il n'y aura plus ni supérieurs ni subordonnés, et que les hommes auront réappris à ne former qu'une seule communauté de frères.

Ces thèses parurent si attrayantes dans le pays des contrastes sociaux les plus accusés, l'autorité de Tolstoï à son époque était telle que bien des hommes conçurent le désir d'appliquer cette doctrine sociale nouvelle, tolstoïenne. En certains lieux des gens essayèrent de la mettre à l'épreuve : ils fondèrent des colonies basées sur la négation de la propriété et du recours à la violence. Mais la fatalité voulut que tous ces essais fussent autant de déceptions, et, même à l'intérieur de sa propre maison, de sa propre famille, Tolstoï ne réussit pas à faire adopter les principes fondamentaux du tolstoïsme. Pendant des années il s'efforça de mettre sa vie personnelle en accord avec ses théories : il renonça à la chasse, qu'il aimait, pour ne pas tuer d'animaux ; il évita le plus possible d'utiliser le chemin de fer ; il remit à sa famille ou employa en œuvres de bienfaisance le produit de ses œuvres ; il repoussa toute alimentation carnée, parce qu'elle supposait la mise à mort d'êtres vivants. Il laboura lui-même la terre, porta de grossiers vêtements de paysan et ressemela de sa main ses chaussures.